

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 70 (1967)

Artikel: Exposition de peinture : Bregnard, Coghuf, Comment, Lachat
Autor: Reusser, Pierre / Kehrli, Bruno / Widmer, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Exposition de peinture

Bregnard - Coghuf - Comment - Lachat

Saint-Imier (Salle des spectacles), du 22 au 29 septembre 1966

Bâle (Kaufmännischer Verein), du 23 au 30 octobre 1966

Porrentruy (Groupe scolaire Auguste Cuenin), du 5 au 14 nov. 1966

Vernissage de l'exposition de Bâle

Allocution de M. Pierre Reusser, président de la section de Bâle.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

La Société jurassienne d'Émulation et l'Institut des Sciences, des Lettres et des Arts sont heureux de vous saluer aujourd'hui et de vous présenter les œuvres de quatre peintres de valeur.

Il s'agit en quelque sorte d'une reconquête de votre ville, si ouverte aux échanges culturels, par l'élément jurassien : des peintres liés au Jura par leur naissance ou par adoption. Ils sont la preuve de l'attrait qu'exercent Bâle sur les Jurassiens et le Jura sur les Bâlois, puisque trois d'entre eux ont acquis leur formation à Bâle et que l'un d'eux, étant Bâlois, a choisi le Jura pour seconde patrie et les Francs-Montagnards pour compatriotes. Nous aimerions, avant tout, placer notre exposition sous le signe d'une amitié ancienne qui unit Bâle et le Jura et qui est peut-être une survivance naturelle de l'époque où les princes-évêques de Bâle se rendaient dans leurs terres jurassiennes pour visiter leurs abbayes et pour goûter au vin nouveau de leurs coteaux du lac de Bienna. C'est peut-être aussi parce que la crosse de Bâle — qui figure sur de nombreuses bornes-frontières de nos montagnes — est le symbole d'un original du 7^e siècle, saint Germain, fondateur de l'abbaye de Moutier-Grandval. C'était sa crosse.

Si quatre artistes jurassiens ont pris, une fois de plus, le chemin qui longe la Birse pour arriver à Bâle, nous nous souvenons aussi qu'autrefois, des artistes de grande valeur, tels les Emanuel Büchel,

les Birman et les Winterlin, ont remonté ce chemin et ont été si émerveillés par les beautés naturelles du Jura qu'ils en ont laissé des témoignages inoubliables — dessins, gravures, peintures.

Bâle, assurément, par sa situation, rayonne non seulement sur la vie du Jura, mais dans toutes les directions : c'est un centre culturel important, avec toutes les exigences de concurrence que cela comporte. L'artiste doit avoir un talent sûr pour y acquérir sa place. Mais une fois sa réputation établie, il saura aussi que Bâle sait se montrer généreuse. C'est ce qui faisait dire autrefois déjà, au temps de la principauté épiscopale, à ceux qui avaient vaincu des difficultés avec une chance particulière et qui voulaient manifester leur joie d'avoir fait fortune : « Enfin, nous sommes de Bâle ! »

Présentation de l'exposition.

Les quatre peintres que vous présente cette exposition comptent indiscutablement parmi les plus importants, les plus représentatifs du Jura : deux d'entre eux y sont nés et y vivent encore, le troisième est né à Bâle, mais, il y a un quart de siècle, il s'est établi à Muriaux où il a été attiré par de secrètes affinités : le quatrième, enfin, est un de ces aventuriers qui aiment à boulinguer, et il ne faut pas s'étonner de le trouver à Sion. Tous quatre appartiennent à la même génération, celle qui se situe entre la quarantaine et la soixantaine : on nous présente leur production récente, en d'autres termes, celle qui atteste la maturité et la plénitude de leur talent. Non qu'ils soient au terme de leurs conquêtes, tant s'en faut ; simplement, pour eux, la période des tâtonnements est révolue. Un critère artistique a enfin déterminé le choix de ces quatre artistes. Peintres jurassiens, nous dit-on, et non pas peintres du Jura. On ne trouvera donc pas ici de fermes, de sapins, de pâturages, de chevaux, de passages à niveau, de paraneige, de chasse-neige. C'est que, pour eux (et pour nous aussi), la peinture du Jura appartient au passé : elle a eu ses représentants méritoires et illustres, mais le temps est venu d'autres accomplissements. N'allons pas croire cependant que ces artistes soient déracinés, car on connaîtrait bien mal Coghuf ou Comment, par exemple, si on négligeait dans leurs œuvres tout ce qu'elles ont puisé dans la réalité jurassienne.

Il n'entre pas dans mon propos de vous présenter chacun de ces artistes en particulier. Je voudrais plutôt tenter de définir quelques traits qui me paraissent caractériser les peintres jurassiens — une

première approche, en quelque sorte, où je considérerai l'artiste plus que l'homme, et l'œuvre plus que l'artiste.

En tout premier lieu, constatons que ces peintres n'aiment pas les grands centres : ils les évitent, préfèrent s'établir ou continuer à vivre à l'écart, en contact direct avec la nature. Cela ne va pas sans inconvénients : je suis assuré que la notoriété de certains d'entre eux serait bien plus grande s'ils avaient pu profiter de la publicité que permet une capitale artistique. Mais cela comporte aussi un avantage : une vie aussi retirée préserve l'indépendance, protège contre l'esprit de coterie ou le snobisme des salons, permet de rester fidèle à son tempérament et à sa vocation. Elle garantit l'authenticité.

Ensuite, un peintre jurassien n'est pas un révolutionnaire : il ne brise pas de tradition, n'ouvre pas la voie à un mouvement nouveau. Bien plutôt, il cherche dans un éventail des tendances, des styles et des formes que lui propose l'art contemporain, la tendance, le style, la forme qui conviennent le mieux à son tempérament. Il les assimile, les fait siens, et c'est par là qu'il atteint l'originalité.

Il déploie, dans cette recherche d'une formule personnelle, ce que Vinci appelait une rigueur obstinée, cette même rigueur qui l'a amené à faire de sa peinture sa vie même et, pourrait-on dire, son destin.

Enfin, ce qui m'a toujours frappé — dans cette exposition, de façon plus sensible encore —, c'est le silence qui fonde et enveloppe la peinture jurassienne. Nous n'entendons pas ici les flonflons de guinguette d'un Dufy ou les éclats de fanfare d'un Léger. Je dirais que la peinture jurassienne invite (et incite) au recueillement. C'est dans cette atmosphère de silence que l'on entend le mieux les préludes et fugues savants de Lachat, les poèmes symphoniques de Bregnard, la musique de chambre ou les grandes symphonies de Coghuf et cet univers encore sonore de Comment qui va du chuchotement à peine perceptible jusqu'au chant, jusqu'au cri, et parfois jusqu'à des stridences presque insupportables. Quant aux œuvres, je vous y renvoie, mais songez qu'essayer de « comprendre » une œuvre, c'est tenter de résoudre le problème que le poète Jean Tardieu posait à ses lecteurs : Etant donné un mur, que se cache-t-il derrière ? Un mur cache, abrite, protège ; c'est évident. Mais il révèle aussi, ne serait-ce que par sa forme et par son matériau. Et vous pouvez l'entendre de deux façons. Derrière le mur Bregnard, « il se passe Lachat », derrière le mur Coghuf, « il se passe Comment ». En outre, chaque œuvre est pareille à un mur. A nous de découvrir, par un effort patient, la porte, la fenêtre ou la brèche par où pénétrer dans le domaine du peintre.

J'accorde que chaque artiste, au plus intime de soi-même, reste secret. La porte de son univers peut nous paraître fermée. Il suffit

d'un peu de courage et de cette intelligence que donne l'amitié pour tourner la poignée, pousser la porte et nous trouver accueillis pour toujours, car il n'est pas d'hospitalité plus généreuse.

Bruno Kehrli

Vernissage de l'exposition de Porrentruy

Présentation de l'exposition.

C'est Valéry, sauf erreur, qui a écrit que « l'action même du beau sur quelqu'un consiste à le rendre muet ».

La présence de tant d'œuvres accomplies, offertes à notre admiration, nous incite au silence.

Et pourtant, sachant que la peinture accrochée à ces cimaises ne laisse pas d'inquiéter plusieurs d'entre nous, il nous a semblé opportun de parler.

Il convient d'abord de rappeler que l'art — la peinture aussi bien que la musique et l'architecture — n'est pas fatalement l'imitation de la nature. L'art est essentiellement un mode d'expression de l'homme, comme dit Huyghe. « S'il existe par ailleurs un langage de l'intelligence dévolu à la parole, l'art est celui de l'âme, de notre nature sentante et pensante, confuse et totale. »

Pour s'exprimer, l'artiste dispose de moyens de communication divers : ligne, forme, couleur, matière, image. Durant longtemps, il les a utilisés de préférence pour décrire ou pour raconter. Plus récemment, il s'est attaché à suggérer plutôt qu'à dire. Enfin, animé d'un souci absolu de pureté, il a rejeté tout ce qui pouvait être exprimé par d'autres voies que la sienne, abandonnant à la littérature le soin de traduire en mots ce qui était « dicible ».

Notre propos n'est pas d'entrer ici dans la controverse des passionnés de l'art abstrait et de ses contempteurs. A nos yeux, opposer l'art non figuratif à l'art figuratif constitue un faux problème. La seule question valable est de savoir si un tableau est une œuvre d'art ou non.

L'art se définit en termes de qualité. Jamais aucune loi ne nous permettra de discerner sans défaut ce qui est digne d'admiration, ne nous enseignera à créer à coup sûr des œuvres d'une valeur indéniable, ne pourra induire le public à aimer ce qu'il méprise et à abhorrer ce qu'il estime. Gardons-nous en conséquence de la grande tentation qui nous entraîne à porter des jugements souverains sur des matières incertaines.

Pour comprendre un poème de Rimbaud, il ne suffit pas de connaître la langue française, il faut encore que le langage de Rimbaud nous soit familier. Le peintre aussi a son langage accordé à son tempérament, nourri de sa sensibilité, conforme à sa manière de penser. Il est fait de lignes, de formes, de couleurs et de matières entre lesquelles se tissent des rapports subtils.

La confrontation avec d'autres rapports conçus par d'autres artistes grâce au jeu des affinités et des contrastes qu'elle suscite permet d'en déceler la nature secrète. La compréhension du tableau requiert une culture picturale de même que l'approximation d'un poème exige une culture poétique. Mais pour atteindre la substance de l'œuvre, il convient d'y joindre une naturelle curiosité de toutes les activités de l'esprit.

Reconstruire pierre par pierre la personnalité de l'artiste, constitue la démarche préliminaire indispensable à la connaissance de l'œuvre.

Tout artiste authentique possède son idéal, sa théorie, sa technique, son langage. Leur connaissance nous aide à découvrir le sens de sa création. Nous la tenons pour valable dans la mesure où forme et contenu sont fondus dans une production originale qui porte l'empreinte de sa personnalité.

Aussi l'amateur éclairé peut-il, sans parjure ni trahison, vouer une égale admiration à Rouault et à Klee, à Matisse et à Kandinsky, à Rembrandt et à Picasso.

* * *

Il est temps que nous parlions de Bregnard et de Coghuf, de Comment et de Lachat, quatre artistes qui sont Jurassiens à des titres divers. Bregnard a toujours habité le Jura. Comment ne lui a été infidèle que pour le temps des études. Il y a plus de trente ans que Coghuf en a fait sa terre d'élection, y engendrant son œuvre et sa progéniture. Pour Lachat, qui l'a quitté au déclin de l'adolescence, il est resté accroché à sa chair.

Tous les quatre portent l'amour de notre terre chevillé au cœur et sont animés d'une égale passion de peindre et de créer. Cela mis à part, on ne leur découvrirait guère de traits communs, sinon qu'ils se sont tous longtemps confinés dans l'exercice de la peinture figurative et que leur écriture actuelle est le fruit d'une lente élaboration.

Le Jura ne transparait pas à la surface de leurs toiles ; il y est sous-jacent, parce qu'il est dans leur sang, dans leur cœur et dans leur esprit.

Chacun, selon les richesses de sa personne et en suivant des voies diverses, subissant des influences multiples et parfois contradictoires, à travers mille tâtonnements, tantôt s'abandonnant au découragement, tantôt exultant, a fini par découvrir son mode d'expression personnel, qu'il s'attache jour après jour à parfaire.

Chacun parle donc sa langue, obéit aux règles de sa syntaxe, applique des principes formels et chromatiques qui lui sont propres.

Pour apprendre à déchiffrer ces langages, il convient d'aborder les œuvres avec des yeux neufs, de s'affranchir de tout préjugé, de laisser son imagination entrer de plain-pied en communion avec l'auteur. Ce n'est pas là chose facile, si l'on songe que dix ou quinze ans de formation et de déformation scolaires ont tissé autour de nous un réseau de règles dont il est devenu presque impossible de se dégager. Le tableau ne se livre pas au premier contact : il suscite généralement en nous une impression assez vague. L'examen prolongé de tous les éléments nous ouvre peu à peu à leur signification et nous amène à la compréhension de l'ensemble.

« La peinture ne vise pas seulement à une harmonie conçue pour le plaisir des yeux, mais elle a aussi une mission expressive... »

« Le tableau détient une émotion qu'il a charge de faire passer dans l'âme de celui qui le regarde. » (Huyghe)

Il s'agit donc d'aller à l'œuvre avec le cœur, autant qu'avec les yeux et l'intelligence.

Au-delà des qualités formelles et plastiques qui ont arrêté notre regard, notre émotion nous révèle que le contact intime s'est établi entre le créateur et nous.

Approchons-nous, si vous le voulez bien, de nos quatre peintres.

Coghuf déploie de préférence sa maîtrise sur de grands panneaux où les formes découpées d'une main assurée s'assemblent selon une géométrie subtile. Les couleurs pures y sont exaltées par la proximité des tons neutres. La touche a rarement la transparence de l'air ; elle se veut, le plus souvent, grasse comme la glaise. Le grenu donne envie de toucher.

Son besoin d'espace n'empêche pas l'artiste de peindre selon les mêmes procédés des chefs-d'œuvre aux dimensions d'un mouchoir de poche.

Chez *Lachat*, tout est forme, mesure, proportion, tension, équilibre. Des surfaces géométriques simples s'ordonnent selon un rythme tranquille. La prépondérance de la forme semble entraîner le refus de la couleur pure.

A la fanfare des rouges, des verts et des bleus, Lachat préfère l'accord mineur des gris, des bruns, des ocres et des noirs, qu'il étale

en couches légères. La touche, discrète, dirigée, concourt au rythme de l'ensemble.

Bizarre le monde où se complaît *Bregnard*. L'artiste dit ses tourments et ses rêves par le truchement de visions fantastiques où s'enchevêtrent les formes les plus étranges : surfaces ovoïdes, polygones tentaculaires, ellipses comprimées, cercles avortés, parmi lesquels s'insinuent à profusion les lignes serpentes. Tout cela ne manquerait pas de nous donner le vertige si la composition ne s'ordonnait autour d'un solide noyau d'où éclatent les forces centrifuges.

Une toile à peine imprégnée d'un voile de couleur ou, tout au contraire, inondée d'une coulée de lave en fusion, voilà les fonds sur lesquels *Comment* pose les soleils qui le brûlent. Autour des boules incandescentes ou des astres livides, quelques taches colorées aux contours indéfinis d'où s'élance un prodigieux ballet de lignes, capricieuses ou impératives, pesantes ou aériennes, tantôt agressives, tantôt voluptueuses et vivantes toujours.

Anxiété, sourde montée d'un flot de colère, explosion de joie, plénitude...

J'ai tourné devant vous les premières pages de l'alphabet.

A vous, Mesdames et Messieurs, de continuer la lecture...

Alphonse Widmer

RÉFLEXIONS SUR UNE EXPOSITION

Tandis que l'automne s'agite, chaque jour plus intensément, dans la mise à jour des grands prodiges de nuance et d'architecture, nous voici conviés à d'autres envoûtements non moins raffinés, à d'autres alchimies non moins audacieuses.

Là, une nature immuable. Ici, un monde qui s'élabore instant par instant dans l'esprit de l'homme. Mais tandis que les saisons déploient leurs fastes selon un schéma inamovible depuis les origines (encore qu'on ne trouvera jamais, dit le philosophe, deux feuilles identiques ni deux galets absolument comparables), l'artiste doit conquérir à la fine pointe de sa sensibilité toutes les pépites éparses dans sa vision.

La tâche de l'artiste de ce temps est immense, et peut-être sans exemple dans l'histoire de l'humanité. Sans doute Hercule, si elle lui eût été assignée, n'en fût pas venu à bout. Selon les critères contemporains, rien n'est plus irréalisable. Rien ne peut plus échapper à

l'homme que cette vérité profonde, déjà pressentie pourtant par l'oracle de Delphes, gisant dans les profondeurs de l'être et que seul l'artiste, par un labeur incessant, souvent désespéré, peut faire jaillir du gouffre.

J.-F. Comment est peut-être le plus bel exemple de ce combat sans merci de l'esprit avec la matière. Les grandes surfaces qu'il attaque avec la passion et le fouet de l'exorciste, il ne les abandonnera à leur destin que lorsqu'elles auront cessé de gémir sous son regard inflexible. Mais elles ont leurs retours, leurs revanches : le frisson, l'impatience, la fureur de la main vont allumer sur la toile des braises qui bientôt s'organisent en volcans déchaînés et c'est alors que l'artiste doit redoubler d'efforts et de ruse pour ne point céder aux incandescences qu'il a fait naître. Il nous plaît d'insister sur le côté triomphant des œuvres de Comment qui toutes, autant qu'elles soient devant nos yeux, sont des victoires pour l'homme, attestent la permanence de l'aventure, la primauté de l'esprit sur la matière.

Il arrive que le peintre, comme profitant des débauches dissipatrices de la nature, agisse, tel un glaneur de formes évanescentes, en rassemblant les feuilles, les rameaux, les corolles dispersées dans sa vision. Ainsi, c'est un monde pur, une parcelle privilégiée que Coghuf épure dans notre univers déchiré en des élans contradictoires. Vêtue de verts sensuels, de gras incarnats, c'est peut-être une œuvre de joie qui chante ici, quoique bridée pour une délectation tout intérieure.

Parfois, grisé d'étendues et de feuillages, j'ai besoin d'affirmer que toute la peinture moderne est contenue dans la nature, comme je l'ai laissé entendre plus haut, et que, subséquentement, les formes que l'on trouve dans les arts plastiques d'aujourd'hui sont *de facto* empruntées à la réalité naturelle. Mais ces cercles, ces rectangles, ces ellipses, chez Lachat ? Comment ne pas dire aux sceptiques qui ne pourraient y voir que préoccupations mathématiques d'un esprit voué à la démonstration que ces figures géométriques s'animent comme par magie sous le microscope du biologiste, que les cristaux scintillants dans la roche ou à la vitre givrée sont autant de poèmes-témoins d'un ordre incomparable ? L'équilibre, la sérénité témoignent ici de la maîtrise du créateur, du récréateur.

«Le peintre a toujours sa fonction d'interprète de la nature», écrit Bregnard en 1951. Mais il poursuit aussitôt : « Dans le calme et la solitude de la nuit, observez les choses et vous sentirez la présence d'une forme intérieure silencieuse et immense. » Le va-et-vient, le grouillement incessant des symboles tantôt déchaînés, tantôt réunis en grappes ondulantes, tout indique que Bregnard se tient constamment entre deux mondes, l'œil visant l'invisible et l'esprit tout entier tourné

vers l'infini des mystères qui le poussent irrésistiblement au-delà de la perception. L'aventure intérieure peu commune que poursuit Bregnard nourrit des éclairs qui, si parfois ils nous aveuglent, ne cessent de hanter ses toiles et ses sculptures en les illuminant et les justifiant tout à la fois.

Oui, il faut voir cette exposition et se pénétrer de ces œuvres qui nous invitent à la méditation, à la recherche jamais finie de la part de vérité lovée au fond de nous-mêmes, encrassée et peut-être ensommeillée. C'est le plus beau titre de noblesse de l'art actuel que de nous inciter, jour après jour, à cet effort libérateur.

Alexandre Voisard

UNE EXPOSITION JURASSIENNE

Porrentruy s'honore depuis peu de temps d'un groupe scolaire impressionnant de clarté dont les volumes de béton, de métal et de verre disposent de la lumière solaire selon les heures du jour et les saisons. Des géométries de terre fraîchement remuée font espérer, sous les verrières, les pelouses du printemps prochain tandis que des arbres déjà vieux, le long de la rivière, recouvrent les berges d'un éphémère décor de feuilles mortes.

C'est dans ce théâtre sobre et parfait, dans de grands dégagements lumineux, aux dallages rouges, aux murs éclatants, que la Société jurassienne d'Émulation et l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts invitaient samedi le public au vernissage d'une exposition de quatre peintres et sculpteurs jurassiens.

J'ai rarement vu des artistes aussi bien logés, leurs œuvres aussi largement réparties, des toiles aussi judicieusement accrochées dont tous les effets peuvent pleinement jouer sur des plages de blancheur. Pour une fois l'orgueil national (j'entends celui, très sourcilleux, de la petite patrie) avait de quoi se sentir comblé. En effet, quoi de plus émouvant que cet hommage somptueux mais discret, offert par un peuple secrètement flatté, à quelques-uns de ses enfants qui s'illustrèrent ?

* * *

Dans la partie est du bâtiment, Bregnard, encore tout frémissant des fièvres surréalistes, produit sa poussée baroque, un baroque cuirassé, bardé de défenses aiguës, de lourdes carapaces prêtes à s'ouvrir sur la lente combustion intérieure des symboles. Que j'aime ce formidable « guerrier », dont l'énorme bassinet à cimier d'hoplite, le

lourd mézail crêté de fer, le mufle seul, qui a voracé le corps, repose sur de frêles échasses elles-mêmes toutes hérissées d'ergots ! Que je comprends cet « Orphée » braquant sa caméra sur l'invisible, ce simple « berceau pour une fleur » et cet étrange « faux cactus » aux lueurs d'ostensoir ! Les ferronneries exactes qu'ont mordorées le feu et le marteau se découpent sur des cimaises où des huiles bleues éclatent, tourbillonnent, où de jaunes soleils chauffent des grèves blondes jusqu'à les trouser de braises.

* * *

A l'ouest, un peu à l'écart, dans la vaste entrée, Coghuf poétise dans des formats presque toujours insolites parmi lesquels il semble préférer de longues toiles étirées en largeur comme des frises. Et si parfois le motif perce encore sous le tachisme c'est que le peintre est surpris dans sa fabuleuse digestion du réel. L'art de Coghuf crie : maman ! Il existe sexuellement. Quel admirable bourdonnement de poésie dans cet « essaim d'abeilles », fête bleue et blanche ! Quelle plénitude sereine dans l'émouvant « crépuscule » ! Quel voluptueux vertige dans ces « chutes » où la tête tourne, où le cœur s'arrête !

* * *

On a réservé à Jean-François Comment la belle aula aux caissons de béton gris dont chacun recèle une petite étoile scintillante et qui convient par son ampleur à ce peintre éclatant. Jean-François Comment, c'est le poète brut et même sa tendresse, qui s'exprime souvent, a des ferveurs brutales. Sa peinture éclate dans toutes ses toiles. Elle se sent à l'étroit dans les plus grands formats, et Dieu sait s'il y en a de considérables. On sent qu'il a coulé son cadre comme un mur autour d'une matière en fusion pour qu'elle ne ruisselle pas. J'ai même eu l'impression assez curieuse que le peintre, pour rendre son œuvre transportable, avait découpé, au hasard, des carrés, des rectangles dans la toile immense déployée depuis des années tout au long de sa quête ardente et qu'il les avait cloués comme des échantillons sur les parois, immenses elles aussi, de cette salle illuminée par ces « témoins » parcourus de fulgurations.

Il n'est que d'embrasser de loin (la distance leur convient) telle bleutée « cosmographie poétique » ou tel « poème construit », tel « solaire, sombre » pour entrer par force et par magie dans la joie furieuse qu'un exceptionnel tempérament de peintre lyrique projette dans la violence pure de l'exaltation. Avec Comment, le cœur parti-

cipe à la respiration cosmique. Toutes ses toiles sont de dures rédemp-
tions. C'est un peintre fraternel. C'est une peinture utile.

* * *

Avec Lachat, qui occupe le centre, on comprend tout de suite que cet artiste, à lui tout seul, justifie l'art non figuratif. La noblesse orgueilleuse du dépouillement, la stricte économie des moyens, l'humilité des tonalités, l'équilibre des rythmes (toutes choses obtenues, dit-on, par une sévérité ascétique et des autodafés périodiques) témoignent de la victoire de l'esprit sur un univers déferlant, roulant au néant, et dont il importait de sauver, à défaut de sa masse, la vitesse et la musique. Car la vitesse est là, dans des courbes croisées, dans ces signes imposés sur la toile et dont on ne sait s'ils sont de cabale ou de sorcellerie mais, en tout cas, ressortissent à la conjuration. Car la musique aussi est là, plaquée sur le clavier du cœur comme un accord apaisant auquel tout l'être participe, une mélodie faite d'accords aux résonances profondes et qui atteignent la beauté par la justice.

* * *

Cette exposition n'est pas une exposition de plus. C'est un événement artistique de toute première grandeur. Finalement les pays ne perdurent que par leurs poètes. Ceux-ci sont les vrais « ancêtres » de notre petite patrie. Il est juste, équitable qu'on les salue avec une reconnaissance qui va d'abord à leur courage. On n'imagine pas une destinée d'artiste sans les sacrifices qui passent parfois la mesure de l'héroïsme, une rigueur morale, un acharnement au travail, une foi en l'homme, toutes choses aujourd'hui rares et quasi religieuses. Il est juste, équitable que quelqu'un parmi nous vienne leur dire merci au nom de beaucoup car, finalement, ce sont eux qui portent un morceau de notre croix et nous révèlent, comme disait Ramuz, « le mystère stupéfiant d'exister ».

Le Jura est sorti des balbutiements de l'enfance et des torpeurs paysannes. Ces peintures, ces sculptures ont dédouané, dans le silence de leur atelier, notre droit à la vie. Il est des choses qui ne s'expliquent pas, mais qui se sentent.

Jean Cuttat

